

Haïti racontée à ceux qui ne l'ont jamais vue

Ils sont nés à Montréal, Miami, Boston, New York, Paris ou Santiago. Certains comprennent le créole sans toujours le parler. Ils connaissent le goût du *diri kole*, les rythmes du Konpa, les couleurs du drapeau et quelques expressions lancées par leurs parents lorsqu’une émotion devient trop forte pour être traduite. Ils connaissent Haïti. Du moins, ils connaissent celle qui leur a été racontée : une Haïti composée de souvenirs familiaux, de photographies anciennes, de conversations téléphoniques avec une grand-mère, de chansons entendues pendant les fêtes et d’histoires répétées jusqu’à devenir presque les leurs.

Pourtant, beaucoup de ces enfants n’ont jamais parcouru les rues de Port-au-Prince, regardé les montagnes de Kenscoff, respiré l’air de Jacmel ou entendu la clameur des marchandes au lever du jour. Leur rapport au pays ne repose pas sur une expérience vécue, mais sur une mémoire transmise. Cette réalité concerne une part croissante de la diaspora haïtienne. Au fil des générations, l’identité nationale ne se transmet plus seulement par la présence sur un territoire. Elle voyage désormais dans les mots, les gestes, les habitudes et les silences des familles.

Mais comment transmettre Haïti quand on passe soi-même sa vie à expliquer au monde ce qu’elle n’est pas? Pour de nombreux Haïtiens vivant à l’étranger, l’identité est devenue une forme d’explication permanente. À l’annonce de leur origine, ils doivent parfois répondre aux mêmes questions, corriger les mêmes raccourcis et combattre les mêmes images. Oui, Haïti connaît une crise profonde. Elle n’est pas seulement la violence, l’insécurité, la pauvreté, les catastrophes ou les départs forcés; elle est aussi une langue, une littérature, une mémoire révolutionnaire, une peinture, une musique, une cuisine, un humour et une manière singulière de traverser les épreuves — sans perdre entièrement le goût de vivre.

Être Haïtien à l’étranger, c’est présenter son pays comme on défendrait un proche injustement réduit à ses blessures. Il faut expliquer qu’une nation peut souffrir sans être dépourvue de grandeur, qu’un peuple peut traverser le chaos sans perdre sa dignité, et qu’un pays ne se résume jamais aux images les plus sombres diffusées à son sujet. Cette fatigue d’avoir constamment à justifier son identité se double d’une autre responsabilité : celle de transmettre cette même identité aux enfants. À l’extérieur de la maison, les parents expliquent Haïti aux autres; à l’intérieur, ils doivent la raconter aux leurs.

Cette transmission n’est pas simple. Certains parents, désireux de protéger leurs enfants, leur présentent une Haïti idéalisée, faite uniquement de beauté, de souvenirs heureux et de traditions. D’autres, épuisés par les mauvaises nouvelles ou blessés par leur propre départ, choisissent de se murer dans le silence. Entre la nostalgie et le silence, quelle image du pays se construit alors dans l’esprit de l’enfant? Il y a d’abord l’Haïti des parents — celle de l’enfance, des voisins, des fêtes patronales, de la cour familiale, des vacances à la campagne et des odeurs de cuisine. Il y a ensuite l’Haïti des écrans — celle des reportages, des réseaux sociaux, des crises et des alertes. Et entre les deux, l’enfant doit composer son propre pays intérieur.

Cette Haïti imaginée peut devenir une source de fierté, mais aussi d’interrogation. Comment aimer un pays que l’on ne connaît qu’à travers les récits des autres? Comment se réclamer d’une terre où l’on n’a jamais vécu? À partir de quand une mémoire héritée devient-elle une identité personnelle ? La réponse se trouve peut-être dans les petits

gestes. L’identité ne se transmet pas uniquement par les grandes leçons d’histoire ou les célébrations officielles. Elle passe aussi par une chanson fredonnée dans la cuisine, une recette préparée le dimanche, une expression créole que l’enfant finit par répéter, le prénom d’un ancêtre ou une histoire racontée au moment où personne ne pensait donner une leçon. Elle se transmet lorsque les parents expliquent le sens du drapeau, mais aussi lorsqu’ils apprennent à leurs enfants que la fierté nationale ne doit jamais les empêcher de regarder lucidement les blessures du pays.



Certains parents se font un devoir de parler d'Haïti à leurs enfants.png

Car transmettre Haïti ne signifie ni la glorifier aveuglément ni l’enfermer dans ses malheurs. C’est dire aux enfants qu’ils héritent d’une histoire de liberté, mais aussi d’une responsabilité. Qu’ils appartiennent à un peuple capable de créer dans l’adversité, mais qu’aucun peuple ne devrait être condamné à prouver éternellement sa valeur par sa seule résilience.

Ces enfants nés ailleurs occupent une place particulière. Ils peuvent devenir les gardiens d’une mémoire qu’ils n’ont pas vécue, mais qu’ils choisiront peut-être de préserver. Ils peuvent également poser sur Haïti un regard nouveau, moins chargé de certaines blessures et plus libre d’imaginer d’autres possibles. Encore faut-il leur donner davantage que des symboles. Il faut leur offrir des récits complets, des livres, des films, de la musique, des voix, des visages et des liens réels avec les membres de la famille. Il faut leur permettre de connaître les réussites autant que les crises, les artistes autant que les responsables politiques, les bâtisseurs autant que ceux qui détruisent. Une identité transmise uniquement par la douleur finit par devenir un fardeau. Une identité transmise uniquement par la nostalgie risque de devenir un décor. Mais une identité racontée avec vérité peut devenir un héritage vivant.

Un jour, certains de ces enfants visiteront peut-être Haïti. Ils reconnaîtront un paysage qu’ils n’auront pourtant jamais vu. Ils entendront une voix ou une musique qui leur semblera familière. Ils comprendront alors que le pays raconté pendant leur enfance avait déjà commencé à vivre en eux. D’autres ne s’y rendront peut-être jamais. Ils continueront néanmoins de porter Haïti dans une langue imparfaitement maîtrisée, dans un plat qu’ils apprendront à cuisiner, dans une chanson, un prénom ou une manière de répondre à ceux qui réduisent encore leur pays aux seules images de sa souffrance. Car une patrie n’existe pas seulement sur une carte : elle existe aussi dans la mémoire de ceux qui l’ont quittée et dans l’imaginaire de ceux qui en ont hérité.



Anandon Amirthanayagam

Pour La Voix du Port
 Indran Amirthanayagam
 Animateur de la Chaîne de la poésie
 en Youtube <https://youtube.com/user/indranam>

Le chemin toujours à Ithaca

L’obligation—plutôt le besoin d’écrire
 dans la langue de mon prénom officiel,
 Jean Marie, de ma passion pour Hugo

et Baudelaire, pour Jeanne d’Arc,
 pour une langue qui nous donne la beauté
 de je t’aime—m’inspire à composer ces vers

à un jour de la date limite pour les envoyer
 à mon éditeur, un jour entier pour rêver
 que je suis de retour au bord de la Seine,

sur les quais du Musée d’Orsay,
 main dans la main avec toi qui me donnes
 vie
 et espoir en dépit des années écoulées

dans le néant des bagarres
 avec des maintenant anciens amis
 et l'insistance que la lutte pour

les droits humains ne prenne pas
 des prisonniers auxquels on construit
 des murs autour de leur cœur.

Pour stopper quoi? Ce poème?
 L'idée qu'on peut avancer
 vers Ithaca sain et sauf et libre?

Indran Amirthanayagam dr) le 10 juillet, 2026

Ces enfants ne connaissent peut-être pas encore les
 rues d’Haïti. Mais Haïti connaît déjà le chemin de leur
 mémoire. Elle y entre par la voix des parents, s’y installe par
 le rythme des musiques et attend qu’un premier voyage
 transforme enfin le pays raconté en terre rencontrée.

Michelle Latortue

Roman: Gary Victor ressuscite Sonson Pipirit, devenu « chef de gang » après plus de vingt ans

Après plus de vingt ans d'absence, Sonson Pipirit signe son grand retour dans un nouveau livre de Gary Victor. L'écrivain haïtien relance ce personnage emblématique dans un contexte profondément transformé, où la violence des gangs domine désormais le quotidien du pays.

Intitulé Sonson Pipirit, profil d'un homme du peuple déclaré chef de gang, l'ouvrage marque les retrouvailles entre l'auteur et un personnage qui a longtemps occupé une place importante dans son univers littéraire. Lors de la présentation du livre, Gary Victor a expliqué les raisons de ce retour, estimant que l'évolution de la société haïtienne rendait nécessaire une nouvelle lecture de Sonson Pipirit.

L'auteur affirme que le silence de plus de deux décennies n'était pas un abandon, mais le temps nécessaire pour que le personnage retrouve toute sa pertinence. Selon lui, l'Haïti d'aujourd'hui, confrontée à la montée du

banditisme armé, à la corruption et à l'effondrement des institutions, offre un nouveau cadre à Sonson Pipirit.

L'épithète « chef de gang », accolée au personnage, constitue l'une des principales nouveautés du livre. Gary Victor précise qu'il s'agit d'un choix volontaire destiné à provoquer la réflexion. À travers cette désignation, il interroge la manière dont la société haïtienne redéfinit aujourd'hui les figures du pouvoir, de l'autorité et de la violence.

Publié par C3 Éditions, Sonson Pipirit, profil d'un homme du peuple déclaré chef de gang s'inscrit dans la continuité de l'œuvre de Gary Victor. Fidèle à son style satirique et à son regard critique, l'écrivain propose une nouvelle plongée dans les contradictions d'une société confrontée à l'une des périodes les plus difficiles de son histoire récente.

Décès de l’influent sénateur républicain
 de Caroline du Sud Lyndsey Graham
 samedi soir à l’âge de 71 ans des suites
 « d’une brève et soudaine maladie »
 annonce son porte-parole.Le Sénateur
 Graham était l’un des alliés du Président
 @realDonaldTrump qui salue sa
 mémoire.#RFMINFO

